

Pratiques sociales et appropriations à Città della Pieve. Une après-midi d'août Piazza Matteotti, suivie d'usages et nycthémères

MELISSA BELLESI

> Laboratoire 2L2S (Université de Lorraine), LHAC (ENSA de Nancy), France. melie_78@hotmail.com

Universidad de Valparaíso
Facultad de Arquitectura

Revista Márgenes

Espacio Arte Sociedad

Pratiques sociales et appropriations à Città della Pieve.

Une après-midi d'août Piazza Matteotti, suivie d'usages et nycthémères

Septiembre 2014 Vol 11 N° 14

Páginas 63 a 74

ISSN elec. 0719-4463

ISSN imp. 0718-4034

Recepción: mayo 2014

Aceptación: agosto 2014

RÉSUMÉ

Les lieux où vivent les Hommes sont marqués de leurs usages, de leurs vécus. En se les appropriant, ces derniers modifient le lieu, fabriquent son atmosphère. Agissant sur l'espace, s'en saisissant puis le restituant à autrui, les hommes témoignent d'une conscience de la qualité et du statut d'un espace public, dit partagé, momentanément privatisé. Malgré leur flexibilité, les lieux possèdent des qualités propres, des caractéristiques physiques qui vont, réciproquement induire les comportements et les appropriations. Un placé doté de banc invite indéniablement à s'asseoir, tandis qu'une place qui est dépourvue de cet équipement et autres murettes ou fontaines n'offrira pas cette possibilité, réduisant le nombre d'usagers susceptibles d'adopter cette posture par exemple.

Si les usagers (et leurs usages) changent les lieux, les transforment et créent leurs atmosphères, l'observation de lieux publics de la ville de Città della Pieve, en Ombrie, confirme que la configuration du lieu ainsi que les éléments qui le jalonnent peuvent également suggérer ou orienter les comportements des usagers. Si un lieu est défini par l'ordre selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence (De Certeau, 1990), il existe donc une hiérarchie et des échanges entre les éléments qui le constituent. Mais il existe également une hiérarchie des usages entre ceux qui sont envisagés par les éléments constitutifs de la place, un banc invitant indéniablement à s'asseoir, et ceux qui en sont exclus, où rendus compliqués. Il existe donc, pour un lieu donné, une configuration donnée, une organisation interne qui va inviter à certains comportements. Quel est l'impact de ces éléments interne et de leurs rapports ensemble sur le comportement des usagers? Existe-t-il bien un lien entre un lieu, et donc ses qualités intrinsèques, et les façons d'en faire usage?

MOTS CLÉS

urbanisme, nycthémères, usages et temporalité

Social practices and appropriations in Città della Pieve. An august afternoon at Piazza Matteotti, observing behaviors and chronotopies

ABSTRACT

Places are determined by and experiences of the people who live there and the way they use the space. When inhabitants rule a place, they change it creating their own atmosphere. By acting over the place, apprehending it and then making it available to others, inhabitants show awareness of the quality and statute of a public space that can be shared and, at the same time, temporarily privatized. In spite of their flexibility, places have their own qualities and physical characteristics which will influence back over the behavior and the way they are ruled. It's undeniable that a place with a bench invites to sit down, while a place without this element, a short wall or a water fountain will not offer this possibility, reducing the number of potential users to sit.

If users (and the way they use the space) change and transform places creating their own atmospheres, observation of public places in the city of Città della Pieve, in Umbria, confirm that the arrangement of a place as well as the elements that are part of it, can suggest or guide the users' behavior. If a place is defined by the way in which some elements are organized in an appropriate coexistence (De Certeau, 1990), therefore, there is a hierarchy and an exchange among the elements that constitute such place. There is also a hierarchy of the uses expected by the constitutive elements of a place: a bench inviting to sit and those who are excluded.

In conclusion, for a place with a given configuration, there is an internal organization that is going to promote certain behavior. What is the impact of these internal elements and the relation among them on users' behavior? Is there a link between a place, and therefore its intrinsic qualities and the ways to use it?

KEYWORDS

urbanism, chronotope, uses and temporary nature

Prácticas sociales y apropiaciones a Città della Pieve. Una tarde de agosto en Piazza Matteotti, seguimiento de usos y nictémero

RESUMEN

Los lugares donde viven los hombres están marcados por sus usos y sus vivencias. Al apropiárselos, éstos últimos modifican el lugar fabricando su atmósfera. Actuando sobre el espacio, aprehendiéndoselo y luego entregándoselo a otros, los habitantes dan prueba de una conciencia de la cualidad y del estatuto de un espacio público, compartido, y momentáneamente privatizado. A pesar de su flexibilidad, los lugares poseen cualidades propias, características físicas que van, recíprocamente a inducir sobre los comportamientos y las apropiaciones. Es innegable que un lugar provisto de un banco invita a sentarse, mientras que un lugar desprovisto de este equipamiento y otros muretes y/o fuentes de agua, no ofrecerá esta posibilidad, reduciendo el número de susceptibles usuarios para adoptar esta postura.

Si los usuarios (y sus usos) cambian los lugares, los transforman y crean sus atmósferas, la observación de lugares públicos de la ciudad de Città della Pieve, en umbría, confirma que la composición de lugar así como de los elementos que la jalonan pueden sugerir o también orientar los comportamientos de los usuarios. Si un lugar es definido por el orden según el cual se distribuyen algunos elementos en una coexistencia adecuada (De Certeau, 1990), existe pues una jerarquía e intercambios entre los elementos que lo constituyen. Pero también existe una jerarquía de los usos previstos por los elementos constitutivos del lugar, un banco invitando a sentarse, y los que se excluyen, o se tornan complicados. Existe pues, para un lugar dado, y una configuración dada, una organización interna que va a invitar a algunos comportamientos. ¿Cuál es el impacto de estos elementos internos y sus relaciones sobre el comportamiento de los usuarios? ¿Existe un vínculo entre un lugar y, en consecuencia, sus cualidades intrínsecas, y las maneras de usarlo?

PALABRAS CLAVE

urbanismo, cronotopía, usos y temporalidad

INTRODUCTION

Les lieux des Hommes sont en perpétuelle évolution. Dans sa préface d'Explorer la ville de Ulf Hannerz, Isaac Joseph disait que c'était la propriété phénoménologique de vécu urbain qui triomphait dans son exploration. Nous avons souhaité qu'il en soit de même ici pour cette étude de cas. Alors ici nous avons réitéré l'attention minutieuse pour «les gens ordinaires et leurs faits et gestes ordinaire» (héritage de l'Ecole de Chicago) qu'a affectionné Goffman (Hannerz, 1983) et nous sommes nous servis de ces observations afin de mieux appréhender le lieu au travers des usages que l'on voit, que l'on analyse, et qui en disent finalement long sur l'espace et sa configuration... Un lieu est défini par l'ordre selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence (De Certeau). Il existe donc, pour un lieu donné, une configuration donnée, une organisation interne. Quel est l'impact de cette statique sur les comportements? Existe-t-il un lien entre un lieu, et donc ses qualités intrinsèques, et les façons d'en faire usage? Nous nous sommes soumis à une phase d'immersion dans la ville de Città della Pieve, en Ombrie. Nous avons parcouru un long temps sur le terrain qui a permis d'en relever les rythmes et les usages, les séquences et les transcendances. Ainsi, nous avons procédé à une fréquentation intensive du terrain sur de longues plages horaires (permettant d'observer un large spectre temporel et de repérer les creux et les pleins) et nous avons entrepris de recenser les fonctions abritées par la place (ainsi que leurs propres temporalités). Enfin nous avons procédé à des comptages afin de nourrir statistiquement notre observation qualitative. Nous proposons au lecteur une escapade en Italie, sur la place Matteotti et au fil des ruelles. Au travers d'une

approche proche d'une esthétique des ambiances (Thibaud 2010) nous nous servons des apports de la phénoménologie et de notre intérêt pour la dimension construite et matérielle des espaces habités afin de répondre à la problématique annoncée en utilisant des méthodes d'enquête in situ (observation récurrente, ethnographie sensible...) favorisant une observation davantage minutieuse et moins globale que les approches structurales. Le but est bien ici de comprendre comment les usages de l'espace (et les conduites des usagers en espace public) et les qualités spatiales d'un lieu interagissent entre eux. Si les hommes fabriquent les lieux avec leurs usages, en quoi les qualités intrinsèques de ces lieux fabriquent-ils à leur tour des comportements?

Les lieux n'existent que parce qu'ils sont parcourus, habités, occupés ou détournés. Ils prennent leur sens dans la symbolique que les uns et les autres leur confèrent, dans l'émotion qu'ils y rattachent en les investissant. Un lieu où personne ne passe ou ne s'arrête n'existe plus que sur les cartographies, une combinaison de coordonnées sans nom et sans image. Les Hommes habitent et, par-là fabriquent des lieux qui acquièrent alors un sens, un nom qui les rend uniques et localisables, une atmosphère, permettant à la ville de se transformer en une «ville transhumante» (De Certeau 1990) où au milieu de lieux faits de sensations et de significations s'insinue le texte de la ville panifiée et lisible, les deux strates se superposant pour constituer un tout unique.

Nous allons d'abord voir en quoi le positionnement des éléments structurants de l'espace influence les comportements de ses usa-

gers et comment les qualités intrinsèques d'un lieu peuvent inciter à une appropriation de son espace et de ses éléments, devenant le moteur des agissements sans pour autant les contraindre. Nous nous pencherons sur le phénomène d'appropriation des objets fixes collectifs de la place par les individus ainsi que sur les cheminements subis par des objets mobiles. Cette analyse permettra de relever le liant du lieu, réunissant par les interactions des usages les différentes aires qui y ont été presque naturellement découpées par l'Homme.

Nous nous intéresserons à l'un des modulateurs qui influe sur l'occupation des lieux. En effet, si un lieu conserve ses qualités intrinsèques, il existe en effet des variateurs, ici, la temporalité. Nous verrons en quoi l'espace de la nuit joue un rôle sur la perception et l'appropriation des seuils et de la rue. Nous parlerons de la manière dont ces seuils sont investis, repoussant les frontières de la sphère privée sur la voie publique. Nous verrons aussi en quoi la prise de possession d'un espace dit *public* par les habitants constitue un phénomène raisonné et conscient relevant davantage d'une volonté de partage que d'une privatisation de «l'espace offert» (Potoski, 2012). Enfin, nous nous intéresserons à la temporalité des lieux et à son influence sur les usages et les appropriations. Comme le dit Jean-François Augoyard, habiter c'est configurer l'espace, et tout habitant produit, à son insu, une organisation de l'espace que le savoir architectural ne fait qu'exploiter à travers les compétences de sa techniques (Augoyard 2010:159).

I. PHYSIONOMIE DES LIEUX: UNE INVITATION A L'USAGE

(...) Il est possible de penser les dispositifs construits comme des instruments (...). Une certaine complicité entre les habitants et ces instruments peut ainsi naître et exprimer un style d'habiter. Chacun, habitant ou passant, intuitivement, exploite des positions stratégiques de regard et d'écoute faites de distance ou d'implication, de retrait ou d'appropriation. Considérer les espaces comme des instruments invite clairement à envisager toutes les capacités de jeu: ce qu'ils offrent à faire et les compétences d'usage qu'ils impliquent (Chelkhoff, 2010).

Città della Pieve est une petite ville d'Ombrie en Italie, à la frontière avec la Toscane. Construite sur un éperon rocheux, elle domine une vallée nommée la Valdichiana. Il s'agit de la ville natale du peintre Péruçin. Sa situation géographique centrale sur le territoire, postée précisément au croisement de deux des plus importantes anciennes voies romaines (les voies Cassia et dell'Alpe di Serra) ainsi que sa situation de surplomb lui valurent d'être au cœur de nombreux conflits territoriaux visant à sa conquête et à sa domination. Une fois passés les murs d'enceintes et entrés dans la ville historique, une fois dépassée la baie à l'emplacement de l'ancienne porte d'entrée de la ville qui perçait les murailles, il suffit de quelques pas pour se retrouver sur la Place Matteotti. C'est à cet endroit que les rues Veneto et Vanni se rejoignent, la première prolongeant la seconde dans l'enceinte murée. Plus loin, au bout de la rue, la vue se heurte à la cathédrale SS. Gervasio et Protasio et son clocher. La place Matteotti est installée là, à l'entrée de la ville, devant la Chiesa del Gesu', qui la clôture à l'ouest.

Dans sa réflexion portée sur l'esthétique des places, Camillo Sitte disait que les places modernes, immenses et vides, ne convenaient pas (Sitte, 1980/1996). La Piazza Matteotti est loin de cette con-



> Figure 1.

figuration. Elle est ponctuée d'éléments, d'échelle plutôt petite et, comme la plupart des places médiévales, attenante à l'église dont le bâti est noué aux habitations. Autrefois, en effet, les églises n'étaient jamais indépendantes des autres édifices, comme nous sommes en Italie, nous retrouvons la coutume qui consiste à *adosser un côté de l'église à un autre édifice, voire de l'encastrer sur plusieurs côtés*, ce qui permettait la *création de places intéressantes* (Sitte, 1996).

La place est ponctuée de trois arbres alignés en lisière de la rue Veneto. Au sud, un café fait l'angle entre la rue Veneto et la place. Le premier arbre, plus petit, est placé à l'angle nord, mais, lors de notre immersion, cet arbre ainsi que le banc situé à son pied n'étaient pas accessibles aux usagers (l'édifice attenant étant en travaux de rénovation). Nous n'incluons donc pas cette partie de la place à notre étude. Le deuxième arbre est situé pratiquement au milieu de la place. Quant au dernier, il est placé à quelques mètres du bar-café. Cet arbre endosse d'emblée un statut particulier puisqu'il définit les contours de la terrasse du café, dont les limites sont dessinées physiquement par un ensemble d'arbustes en pots, de plantes et de treillis en bois végétalisés. Nous appellerons cet arbre l'«arbre-pivot». On peut d'ores et déjà définir différentes aires à la place Matteotti: une aire dédiée à la terrasse du café, une autre réservée au stationnement de véhicules et une dernière constituée par le reste de la place. En réalité, d'autres sous-espaces s'y constituent: par exemple, le feuillage des arbres en ces après-midis caniculaires projette son ombre sur le sol, proposant une fraîcheur et un voile d'obscur qui dessinent et délimitent une nouvelle aire. De prime abord, en planimétrie tout du moins, ces sous-espaces interfèrent: le matin, l'ombre du feuillage de l'arbre-pivot remplace la présence de parasols sur toute une moitié de la terrasse; l'après-midi, la terrasse est protégée par l'ombre du bâtiment du café, mais l'ombre du feuillage vient tiédir d'autres parties de la place qui seraient totalement inexploitable si le soleil les baignait pendant toute la journée en cette période (notre relevé de température signale pas moins de 31 °C à l'ombre aux alentours de seize heures). Les places de stationnement semblent, elles, s'articuler autour de l'arbre central, formant un L.

La matérialisation des lignes au sol est dessinée par des caniveaux dont le tracé suit la via Manni, soulignant la limite place/rue sans pour autant l'accentuer, et dont une des rigoles file depuis la rue jusqu'à la Chiesa del Gesu'. Partout, dans un espace comprenant la rue, la place et la terrasse du café, le pavage est uniforme. Seule une bande de pavage, de l'autre côté de la place devant l'ancienne église de Saint-Anne, a un pavement différent, le même matériau



> Figure 2. Schema 1, la Piazza Matteotti

est utilisé mais les plaques sont orientées en biais. A cet emplacement, des lignes de marquage au sol délimitent un espace de stationnement autorisé. D'autres places de stationnement sont situées via Veneto, le long de l'église Sant'Anna. Enfin, au total, huit places de stationnement sont marquées au sol à l'encre bleue, pivotant autour de l'arbre central.

1. Un après-midi d'août, place Matteotti...

1.1. Chronique des usages

Les données dont il s'agit ici ont été recueillies au mois d'août 2011 sur une période d'observation de huit jours (à noter que les relevés ont tous été réalisés en semaine, excluant les samedis et dimanches faisant l'objet d'une autre étude). Nous avons procédé à un bilan de ces journées d'observation dégageant, assez facilement compte tenu de la cohérence et de la répétitivité des cycles d'une journée sur l'autre, une «journée type».

Si les Hommes contribuent à façonner l'atmosphère du lieu, nous pourrions un instant nous attarder sur la définition d'ambiance donnée par Le Trésor de la langue Française Informatisé: *qualité du milieu (matériel, intellectuel, moral) qui environne et conditionne la vie quotidienne d'une personne*. Si l'on peut aisément rapprocher les qualités intellectuelles et morales d'un milieu au conditionnement de la vie d'une personne, c'est précisément au terme matériel que nous nous intéressons. Les qualités du milieu —et donc la qualité matérielle— semblent, selon la définition, pouvoir conditionner et donc influencer le comportement des individus. *Plutôt que d'instaurer une distance maximale entre lui et son sujet de recherche, plutôt que de vouloir vainement repousser ou passer sous silence sa subjectivité de chercheur, il vaut mieux l'utiliser, la cultiver, la canaliser pour la mettre au service du dévoilement du monde* disait Yves Chalas dans sa préface de *Réverie dans la ville* de Sansot. Et c'est bien cette démarche que nous avons reprise ici en nous immisçant dans le quotidien de cette place, épiant les faits et gestes de ses usagers, leurs airs, leurs réactions, leurs trajets. Nous nous sommes installés sur la terrasse du café, sur les mar-



> Figure 3. Schema 15h30

ches de l'église, sous les arbres de la place... nous avons éprouvé ces lieux afin de les cerner au mieux, et de pouvoir ressentir, au fil de nos observations, ce que nous décelions chez nos observés.

Quinze heures trente sur la place, en plein mois d'août

La rue et la place sont dépeuplées. On observe que:

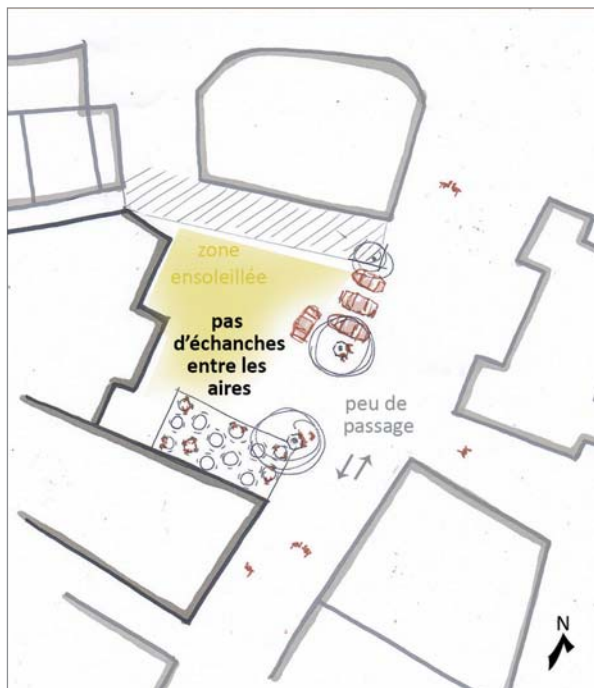
- Trois voitures sont stationnées. L'une est située le long de la Chiesa Sant'Anna, les deux autres sont garées sous les arbres. Toutes sont situées uniquement sur les emplacements prévus, y compris le long de la rue Veneto.
- A la terrasse du café, un couple de visiteurs ainsi que deux habitants de sexe masculin sont assis côté est de la terrasse; un groupe de quatre visiteurs ainsi qu'une famille de trois personnes sont installés à une table sous un parasol.
- Peu de passage à cette heure, quelques rares passants parcourent la rue Veneto sous un soleil de plomb sans s'y arrêter.

Seize heures trente, les passants se font plus nombreux, mais la place reste plutôt inoccupée

- Trois vieillards sont venus s'asseoir sur la murette au pied de l'arbre situé au centre de la place. Le premier est arrivé seul et regarde vers la rue. Un petit quart d'heure plus tard, il est rejoint par les deux autres.
- Trois adolescents occupent la murette au pied de l'arbre qui fait l'angle de la terrasse, côté place. Deux d'entre eux se sont assis sur le socle de l'arbre, tandis que l'autre est debout face à eux, dos à la rue. Deux adolescentes les ont rejoints pour un court instant, pour vite reprendre leur chemin vers la cathédrale.
- Sur la place, deux voitures se sont ajoutées sur les emplacements définis à cet effet, à l'ombre elles aussi.

A dix-sept heures trente, l'espace s'est modulé...

- La terrasse est davantage occupée, pratiquement toutes ses chaises sont désormais occupées. La rue Veneto devient très



> Figure 4. Schema 16h30

fréquentée et nombre de visiteurs vacanciers passent et repassent par la place.

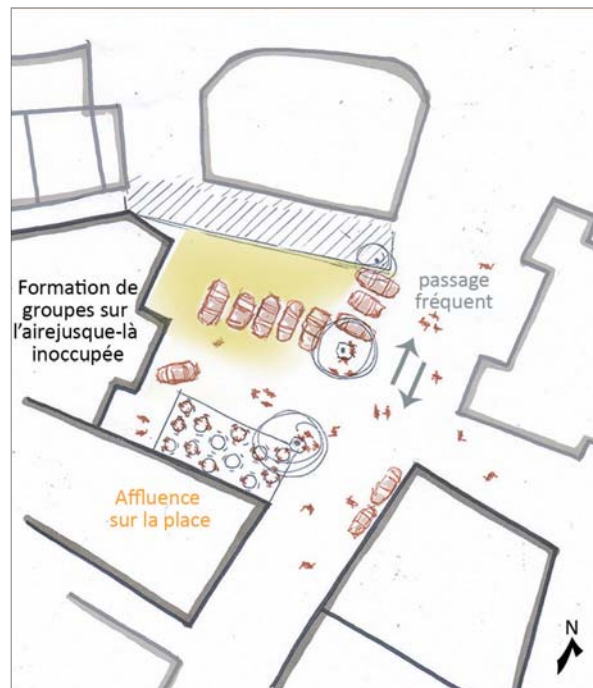
- Autour de l'arbre central, trois autres personnes sont venues s'installer. L'une s'est assise sur le rebord du socle de l'arbre, les deux autres participent à la discussion debout.
- Quelques groupes se forment pour des temps très courts et en dehors des trois sous-espaces définis ci-dessus.
- Les espaces de stationnement ne cessent d'être occupés par des véhicules qui remplacent d'autres véhicules. Ceux qui ne trouvent pas d'emplacement disponible s'en vont devant l'église, de biais, en dehors des places réservées aux véhicules.

Dix-huit heures: le bal des chaises

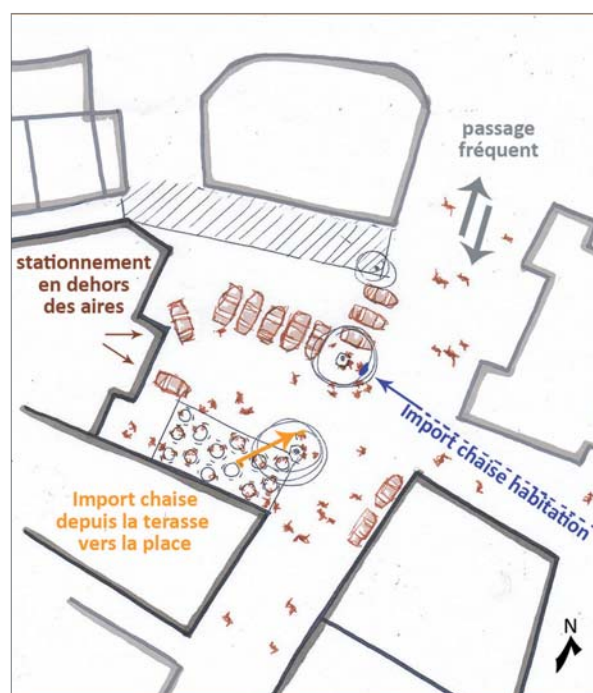
- Deux hommes qui discutaient à une table sur la terrasse la quittent pour rejoindre un autre groupe sous l'arbre qui fait l'angle, sur la place. Au bout d'une dizaine de minutes, ils viennent chercher les chaises du café qu'ils occupaient pour les emporter en dehors de l'aire de la terrasse. Les chaises du café ne sont donc plus dans l'espace qui leur est destiné, elles occupent désormais l'espace «public», mais sont toujours liées au café par l'arbre et par les hommes, avec leurs verres de rafraîchissement à la main.
- Les vieillards qui étaient assis sous l'arbre de la terrasse à seize heures trente se sont déplacés sous celui central. L'un d'eux a même ramené une des chaises de sa propre habitation, qui se trouve dans une rue attenante, pour pouvoir s'asseoir plus confortablement. Ici, on a donc le cas d'un objet personnel, un meuble, déplacé de l'espace privé vers l'espace public pour un usage privé visant à améliorer un lien social.

Dix-neuf heures: la place est comble

- Autour de l'arbre central, d'autres chaises ont été apportées. Les groupes de discussion s'étoffent et comptent entre six et huit personnes. Quelques-uns des participants sont stables — principalement ceux assis—, mais la moitié du groupe est fluctuante et mouvante. Les groupes échangent des éléments entre



> Figure 5. Schema 17h30



> Figure 6. Schema 18h00

eux, se mêlent en formant d'autres groupes qui finissent par se défaire pour reformer un autre centre d'intérêt.

- La terrasse du café grouille de monde. Toutes les tables sont occupées, les chaises vacantes ont été déplacées sous l'arbre qui dessine l'angle de la terrasse, sur la place.
- Les places de stationnement commencent doucement à se libérer.

1.2. Des séquences spatiales

A la terrasse du café, on remarque que les échanges entre personnes sont plus discrets que dans les groupes de la place, certainement à cause de la promiscuité des tables. Les usagers s'adressent les uns aux autres à voix plus basse, même si quelques éclats de rire et de voix transpercent le niveau sonore de chaque table de façon ponctuelle. Sur la terrasse toujours, les groupes sont en nombre plus restreints et clairement définis (un couple en vacance, une famille, deux amies qui bavardent...). Les personnes s'installent et s'y tiennent. Les échanges d'une table à l'autre sont vraiment rares et concernent surtout les tables occupées par les habitants et non les tables de visiteurs. Sur la place, en revanche, les groupes, plus «grands», paraissent beaucoup moins définis et se renouvèlent au gré des allers-venues des uns et des autres, des sujets de conversations, des nouveaux arrivants. Les groupes échangent entre eux leurs interlocuteurs: l'un interpellé par un participant d'un autre groupe s'oriente vers ce nouveau groupe et, rapidement, au gré de la conversation et des échanges, finit par adhérer à ce nouveau groupe. Il a aussi été observé à plusieurs reprises que les personnes assises en bordure de terrasse donnant sur la rue Veneto peuvent aussi parfois échanger quelques mots avec le passant. Il s'agit généralement cependant d'échanges entre locaux.

Ainsi les groupes en terrasse sont-ils plus définis et moins mobiles que ceux constitués sur la place. Ils interagissent très peu entre eux, contrairement à ceux de la place. Quant aux passants, ils interagissent surtout avec les groupes de la place, fédérant les espaces, et très rarement avec ceux en terrasse.

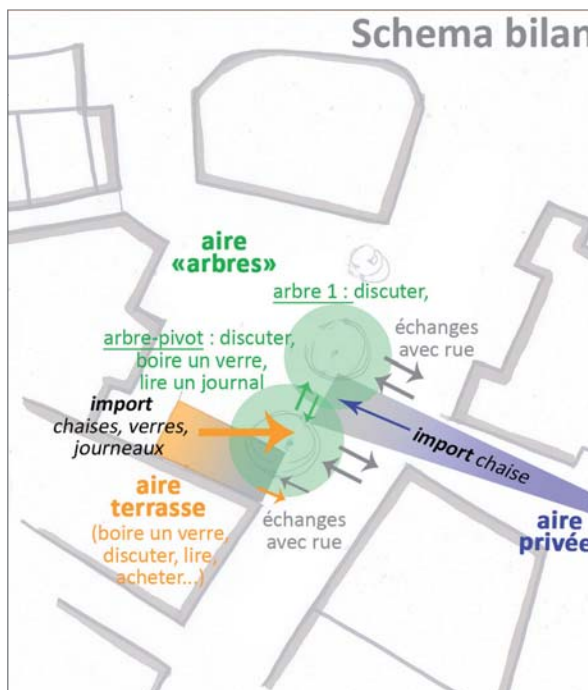
Concernant la variété des usages et des activités, elle est davantage diversifiée sur la terrasse du café: les personnes —visiteurs ou habitants— se régalaient d'un verre, discutent, lisent un journal ou un guide, certaines pianotent sur leur tablette ou naviguent sur un ordinateur. Sur la place, les activités varient selon l'arbre d'accueil, mais l'activité majeure est la discussion. On peut d'ailleurs remarquer que, sous l'arbre-pivot, qui délimite la terrasse, les activités sont un peu plus variées que sous l'arbre central et se rapprochent quelque peu de celles pratiquées en terrasse. Ceci s'explique par le fait que certaines personnes assises aux tables du café migrent à l'extérieur de l'aire de la terrasse, sous l'arbre-pivot, apportant avec eux leur verre, ou une chaise, ou encore un journal. Il existe un véritable transfert d'objets mobiles entre le café, sa terrasse et l'arbre-pivot. Sous l'arbre central, les activités tournent autour de l'échange et de la discussion. Les éventuels objets rapportés le sont depuis les propres habitations, comme les chaises.

On peut dès lors, avant même d'analyser, de commenter et de tirer des conclusions de cette série d'observations, dresser le schéma-bilan suivant:

2. Des lieux, des liens

2.1. Pensées analytiques

On peut tout d'abord constater qu'il existe davantage d'interactions entre les différents sous-espaces qu'il n'y paraît de prime abord:



> Figure 7. Schema Bilan

- La zone de la terrasse déborde de son bornage grâce aux interactions des personnes qui y sont assises avec les personnes situées en dehors, principalement sous l'arbre-pivot. Grâce au déplacement d'objets (chaises, verres, journal...) appartenant à la sphère de la terrasse sur l'aire de la place, ces deux espaces communiquent pleinement. On se trouve ici face à un échange entre l'espace semi-privé de la terrasse de café (réservé aux consommateurs) et l'espace totalement public que constitue la place. Ces transferts sont principalement opérés par les habitants; il est pourtant possible de les voir accomplir par les visiteurs.
- L'espace de la place est en lien avec les rues annexes grâce aux interactions et surtout aux déplacements d'objets, notamment de chaises. Celles provenant des habitations déposées sous les arbres amènent une autre dimension à l'espace et à l'étude: elles constituent un transfert d'une portion de l'espace privé que constituent les habitations d'une rue annexes jusqu'à l'espace public de la place Matteotti. On assiste ici à un débordement des frontières entre le privé et le public, opéré par les habitants. En réalité, cet acte semble surtout viser à privatiser une partie de la place publique: en effet, seuls s'assoient sur ces chaises leurs propriétaires, permettant à ces derniers de délimiter une zone qui alors leur est en quelque sorte réservée.
- Les arbres sont le pivot entre les espaces de stationnement, jouant un rôle d'échanges entre terrasse et place. Il semble qu'ils soient les moteurs de cette dynamique d'échanges puisque c'est l'arbre-pivot du café, et le fait que certains s'installent à son pied, qui entraîne un déplacement de personnes et d'objets depuis la terrasse. L'arbre central, quant à lui, projette l'ombre nécessaire et finit par constituer le point d'ancrage attendu pour venir s'y adosser, s'y arrêter, y échanger, et donc occuper et s'approprier une partie de la place. Ici, «s'adosser à l'arbre» n'est pas à considérer dans son sens littéral de «s'appuyer contre» physiquement. Car nous avons observé que les groupes de discussion se constituaient très rarement en plein milieu d'un espace «vide» de la place, ou en tout cas, s'ils s'y forment, ce n'est que pour un laps

de temps très court même si cet espace est ombragé. Il semble y avoir une véritable recherche de «points d'appui», d'ancrage, une sorte de référent autour duquel se rassemblent: le flan d'un véhicule, le tronc d'un arbre..., une limite physique telle que pourrait l'être une fontaine, une murette ou toutes autres choses sur lesquelles on peut «appuyer» sa position, se «localiser».

- Les promeneurs de la rue interagissent souvent avec les groupes constitués sur la place, que ce soit autour des arbres ou non. L'espace «place» semble alors s'étendre jusque dans la rue, incluant une partie «en mouvement» à son aire, et, rarement, ils échangent avec les personnes en terrasse.

2.2. Propriétés spatiales et incitations à l'appropriation

Il se produit donc un brouillage des limites privé/semi-public/public. Les pratiques sociales se font de telle sorte qu'elles exportent les aires d'utilisation de l'espace et confondent certaines limites. Si ces sous-espaces interfèrent, c'est parce qu'ils possèdent des éléments pivot, les arbres en l'occurrence, qui leur permettent de s'articuler entre eux et de faire naître le lien. Ces éléments de pivot sont également les jalons d'une sociabilité accrue, puisque c'est chez eux, sous leurs aires d'occupation, que viennent se retrouver les usagers de l'espace. Sur les zones non occupées de la place, celles dépourvues d'élément physique, les groupes se ne se constituent que rarement et pour des durées plus courtes. C'est clairement la disposition des éléments constitutifs de ces espaces (la terrasse, les arbres, les voitures stationnées...) qui permet autant d'interaction sur la place et le mélange des sphères d'utilisation.

Dans un même temps, c'est le comportement des usagers, induit par ces éléments fédérateurs, qui permettent aux aires d'interférer. Ainsi, l'espace de la terrasse, qui est pourtant physiquement délimité, est largement transcendé par les pratiques de ses consommateurs qui «débordent» les limites. L'espace semi-privé (ou semi-public) de la terrasse, réservé aux usagers, s'exporte, mais, et toujours, uniquement dans un sens: les consommateurs de la place n'entrent pas dans l'aire de la terrasse (car déjà trop encombrée ou par peur de devoir consommer), c'est l'aire de la terrasse qui s'exporte sur la place.

L'aire de la place et de ses arbres, quant à elle totalement publique, acquiert alors une identité semi-privative lorsque ses usagers apportent avec eux une chaise de leur propre habitation, donc de leur espace privé, élément réservé exclusivement à leur propre usage, pour s'y assoir et occuper de façon constante (et plus légitimement en quelque sorte) une part de cette fraction de l'espace de la place.

Nous aimerions insister sur le rôle fondamental des arbres dans les interactions : en résumé, l'aire de la terrasse de café est liée à l'aire de l'arbre qui fait pivot avec la place, et cette aire de l'arbre-pivot est elle-même en interaction avec l'aire de l'arbre central par les échanges entre groupes de discussions, qui eux-mêmes font interagir leur aire avec l'aire de la rue passante en interpellant parfois les passants (voir schéma). D'autre part, des interactions surviennent ponctuellement entre la sphère du café et celle de la rue. Si ces différentes aires interagissent, c'est parce qu'elles s'articulent l'une par rapport à l'autre, avec ces deux éléments fondamentaux que sont l'arbre central et l'arbre-pivot. [...] *l'espace n'est pas une table rase qui sert de simple support au déroulement des activités sociales. La ville, la rue, la route, l'usine participent intimement à celle-ci* (Frémont, 1999:77). S'il n'y avait pas eu d'arbre pour déli-

miter un angle à la terrasse, la terrasse aurait-elle été aussi «ouverte» sur la place bien que fermée physiquement? Et s'il n'y avait eu cet arbre central et son bac de pierre qui permet aux vieillards de s'asseoir ainsi que son ombre pour protéger les passants du soleil brûlant, y aurait-il eu des groupes de discussions sur la place? Ils sont des éléments fédérateurs qui font que la place, même sous-divisée en aires bien distinctes, dégage une sensation d'unité, renvoie une impression de constituer un tout. Les qualités intrinsèques d'un lieu, et donc ses éléments constitutifs fixes, jouent un rôle dans l'usage des lieux et amènent des possibilités de comportements et d'occupations variées. (...) *le lieu a reçu l'empreinte d'un groupe, et réciproquement* (Halbwachs, 1950). Ce sont ensuite les débordements humains qui transcendent les suggestions insufflées par le lieu et lui permettent d'acquérir une dimension supplémentaire, plus étendue, incluant d'autres notions comme celles de privé, d'échanges, d'exportation... Avoir conscience de cette interaction entre l'incitation découlant de la disposition des éléments et les comportements humains est fondamentale afin de projeter au mieux des espaces qui seront appropriés, et comprendre *quel genre d'expérience sensible et quelles manières d'habiter prépare-t-on dans le projet* (Chelkoff, 2010).

II. UNE TEMPORALITE DES APPROPRIATIONS

Nous avons vu que les qualités intrinsèques d'un lieu invitent à certains types d'usage et incite les comportements. Or, nous avons observé que, parfois, les comportements diffèrent et s'organisent de façon cyclique sans que les lieux n'aient changé de configuration. En effet, parfois, l'appropriation du lieu est modifiée selon un mouvement pendulaire et donc imputable à un effet de la temporalité du lieu. Città della Pieve se compose de nombreux *vicoli*, à savoir de ruelles et venelles, qui sont largement fleuris et *habités*, au sens d'investis matériellement par leurs occupants. Le minéral du bâti continu, dense et linéaire est ponctué de plantes et fleurs, plus particulièrement autour des seuils des maisons et le long de la voie, à proximité des façades. Cette appropriation des seuils inclut tout un panel d'extractions des activités de la maison vers la rue: lire, boire un café, étendre son linge, bricoler... Alors les statuts semblent s'enchevêtrer, se déplacer, soumis à une temporalité qui impose aux lieux des lignes et une perception des frontières différentes selon le moment, révélant des limites incertaines. Les habitants construisent ces espaces et procèdent à des transitions mouvantes et personnelles, liées à leur vécu propre. Ils créent des seuils aux seuils, fabriquent des lieux dans les lieux, un moment dans le temps et des espaces qui leur ressemblent, qui prolongent ou précèdent l'entrée dans leur aire sacrée qu'est l'habitation privée. Nous nous sommes alors intéressés à ce qui régit ces actions.

1. Pratiques et contre-usages

Portons une attention aux *seuils* et aux linteaux des entrées que l'on franchit symboliquement pour accéder à un autre type d'espace, mais également à l'environnement du seuil, son aire *d'extension* qui inclut une partie de la voie et qui, par l'appropriation, étire l'espace privé vers l'extérieur, déclinant la ligne de seuil en fonction de l'espace occupé.

A Città della Pieve, le bâti abandonne ses portes d'entrée directement à la rue, sans préambule. Souvent, du fait des rues pentues, épousant le dénivelé naturel de l'éperon, une petite marche surélève la porte, marquant une brève transition entre la voie publique, sur laquelle on marche, on roule, on passe, et l'espace privé



> Figure 8.

réservé à l'usager-habitant. Dans ces rues, l'enveloppe et la surface extérieure des façades définissent la limite privé/public. On pourrait alors penser que le seuil de la porte d'entrée une fois franchi permet de permuer d'un statut à l'autre de façon peut-être un peu abrupte. Or il n'en est rien, parce que ce système voie/arête/façade d'habitation est particulièrement investi de pots de fleurs, de plantes, de treillis recouverts de végétation, de cages à oiseaux, coussins et autres chaises. Par toute saison (nous avons pu le constater au printemps, en automne et même en hiver), les habitants habillent ces endroits très particuliers de plantations multiples (aromates, plantes fleuries, plantes de piments ou pieds de tomates, plantes grimpantes...). Pendant la journée, tous ces composants sont disposés de façons diverses selon le goût, le choix de l'habitant: certains sont suspendus aux fenêtres ou déposés sur leur tablette lorsqu'il fait beau et qu'elles sont ouvertes; d'autres sont accrochés à même le mur; d'autres enfin sont disposés tout simplement le long des façades.

Nous avons remarqué des pratiques particulières autour de ces éléments amovibles et avons constaté qu'en soirée certains de ces pots disposés le long des habitations étaient ramenés vers, voire sur les seuils, sur les tablettes des portes ou sur les marches d'entrées, comme une sorte de démarche de «rapatriement» des objets personnels dans les délimitations considérées comme privées que l'on pourrait presque qualifier d'«administratives». En revanche, certains éléments ne sont pas ramenés à l'intérieur des lignes, mais simplement déplacés d'une dizaine de centimètres contre le mur d'habitation. En clair, s'ils sont rapprochés de la façade, ils demeurent néanmoins sur la voie publique.

On peut facilement imaginer que cette manœuvre soit utilisée dans le but de «mettre à l'abri» les biens, les plantes. Cela pourrait être aussi une façon de dégager l'espace pour permettre le stationnement des voitures, plus nombreuses le soir au retour d'une jour-

née de travail. Les rues étant parfois étroites, les automobilistes chercheraient donc, en toute légitimité, à se rapprocher des façades pour dégager un espace de circulation suffisant. Il y aurait alors en jeu, pour les habitants, la préservation des pots qui risqueraient d'être moins bousculés ainsi décalés, d'autant que l'obscurité risquerait de les rendre moins visibles donc plus facilement heurtés.

Cependant plusieurs constatations permettent de réfuter cette théorie: la nuit, les véhicules sont, il est vrai, plus nombreux à stationner dans les rues, mais ils ne circulent pas, les plantes ne sont pas déplacées à la tombée du jour, en fin de journée, mais plutôt en fin de soirée, lorsque la nuit est tombée depuis peu déjà et que la rue s'est déjà repeuplée de véhicules. Par ailleurs, nous avons aussi pu remarquer que, dans certaines rues plus étroites où les véhicules à quatre roues ne circulaient pas, la pratique était la même et la même remarque peut être faite dans les rues plus larges où le stationnement n'est pas gênant. Il ne s'agit donc pas d'une simple volonté de «mise à l'abri» des éléments, ni d'une volonté de «faire la place» au stationnement. Le but serait donc tout autre.

Nous avons interrogé une habitante sur ce qui la motivait à rapprocher les pots de sa façade et/ou sous les linteaux une fois la nuit tombée. Sa réponse a été : *La nuit c'est quand même mieux de rentrer les plantes, moi je préfère, ça me rassure* (c'est nous qui soulignons).

Deux éléments importants peuvent être dégagés de cette réponse.

D'abord, on notera, en tout cas pour cette habitante, que le geste est bien justifié par le fait de protéger ces éléments, bien que décaler les plantes d'une dizaine de centimètres le long de la façade ne les protège en aucune façon d'une quelconque tentative de substitution ou dégradation, ni même placer les pots sur les tablettes de fenêtre ou les marches de l'entrée ne constitue pas en soi un empêchement de violation de propriété. En effet, un passant malintentionné n'aura aucune difficulté à s'emparer, voire détériorer pour le plaisir l'objet qu'il soit à sa place diurne ou rapprochée du mur ou mis en réserve sous le linteau de la porte. Il semble pourtant que «rentrer» les plantes à l'intérieur des frontières considérées de l'habitat, même si celles-ci restent tout aussi accessibles que si elles étaient sur la voie publique, suffise à considérer que l'accès à ces objets est différent, plus compliqué, tout du moins sur le plan psychologique et symbolique. Est-ce à dire que, dans l'esprit des habitants —et peut-être dans celui des promeneurs et des éventuels chapardeurs—, quiconque s'aventure dans cette sphère très particulière *passé la ligne*. Les objets ne seraient alors plus dans la limite «accessible». Par cet acte, dans l'inconscient, ils ne seraient plus à la merci des visiteurs de nuit. Ils ne sont pas plus protégés matériellement, mais par ce geste ils se situeraient sur un autre plan: celui de la sphère privée, réservée, et donc prétendue inviolable. L'espace du «chez soi», considéré comme protecteur, même s'il est à la merci de la rue, accessible aux artistes en quête de supports artistiques ou aux voleurs de pots de fleurs, développerait une sorte de conviction du caractère sacré du bien privé. Si l'objet est dans l'enceinte de l'espace ainsi défini ou en contact avec l'habitation, il est donc d'emblée transféré dans une sphère autre que celle de la rue. Il existerait une partie de rue, de voie, d'espace public qui ne serait ainsi pas à considérer comme partagée. Cette transposition de l'espace privé à l'espace en contact avec l'habitat permet un constat: il y a quelque chose de la rue qui n'est pas à la rue ! Il existe un espace de la rue dite «publique» psychologiquement investi, symboliquement occupé, prétendument inviolable.

La deuxième remarque que l'on pourrait tirer concernant cette réponse de notre habitante est focalisée sur l'utilisation du terme «*rentrer*» les plantes qu'elle utilise pour qualifier son acte. Rapprocher les plantes de la façade constitue d'une certaine façon pour elle les ramener dans la sphère privée, bien qu'en les laissant sur la voie publique. Le fait est que dans ce cas la limite peut en effet déjà être légitimement repoussée permettant de considérer le lieu comme *privé*. Les habitants ont donc conscience de cet acte d'appropriation qui opère pendant la journée. Ils connaissent en fait les limites réelles de ce qui leur appartient et si les plantes sont «*rentrées*» le soir à l'intérieur des lignes qu'ils considèrent comme appartenant à l'espace privé, c'est bien qu'elles étaient pendant la journée sur l'espace public. Cet espace exploité, cette *saisie* de l'espace partagé à des fins personnelles est en quelque sorte un usage qu'on pourrait admettre *abusé*...

La question qui se pose est de savoir en quoi le temps de la «*journée*» permet ces transgressions, cette dérobée du lieu pour une extension du seuil? Dans quel but et pourquoi tend-t-elle à disparaître dans l'espace de la nuit?

2. Usages et nycthénières

Ce questionnement nous amène à tenter de découvrir ce qui justifie la restitution nocturne de l'espace investi. S'il existe un moment où les débordements ne gênent personne, c'est bien la nuit, puisque les lieux sont déserts. Que signifie alors ce paradoxe? Les cycles nycthénières semblent donc avoir une influence sur la perception des lieux et, partant de là, sur le rythme des modes d'usage et les habitudes. *Depuis Maine de Biran, en passant par Hegel, l'habitude permet d'analyser la relation dynamique du physique et du psychisme* (Rousse, 2008). Que se passe-t-il donc dans le psychisme des habitants lorsqu'ils font le geste de décaler leurs objets la nuit tombée? Qu'est-ce qui légitime le changement de statut de l'espace appropriable et en quoi est-il perçu différemment par les usagers alors que ses qualités intrinsèques restent inchangées?

2.1. Sous le soleil: l'espace psychologique

Avant de déterminer ce qui incite les habitants à libérer l'espace publique la nuit en le soulageant de toutes intrusions personnelles, nous avons cherché à comprendre ce qui les pousse pendant la journée à l'occuper.

Nous avons pu définir que la privatisation de l'espace partagé est raisonnée et consciente chez l'habitant, comme le démontre la démarche de «*rentrer*» les éléments mobiles, qui vise non pas à les ranger, au sens physique du terme, à l'intérieur de l'habitation afin de les rendre inaccessibles au quidam qui circule sur la voie publique, mais plutôt de les rapprocher des limites réelles du domaine privé, les laissant malgré tout, physiquement en tout cas, tout aussi vulnérables et accessibles. Les habitants savent pertinemment que ces lieux qu'ils investissent ne leur appartiennent pas sous prétexte qu'ils en disposent et qu'ils l'occupent d'objets et d'activités qui leur sont propres. Simplement, ils y impriment leurs traces et le souvenir de *leur* passage, de *leur* vécu. Les *pievesi* ont conscience de ce caractère dérobé de l'appropriation des seuils. Leur occupation serait alors, si l'on considère l'espace proprement *public*, invasive. Qu'est-ce que qui pourrait légitimer, à leurs yeux, cette appropriation de l'espace *en journée*? Christian Norberg-Schulz posait la question de savoir s'il existait une correspondance entre le caractère d'un lieu et celui de ses habitants (Norberg-Schulz, Art du lieu, entre 130 et 195). Des séries d'entretiens informels réali-



> Figure 9.



> Figure 10.



> Figure 11.

sés sur deux années (à l'automne 2011 et au printemps 2012) auprès des habitants de ces ruelles témoignent de l'existence, pour les habitants, d'une corrélation entre les qualités intrinsèques du lieu où ils vivent, les qualités ajoutées qu'ils leur fabriquent et celles qu'ils s'octroient, par contamination pourrait-on ajouter...

Ainsi, lorsque nous dispensons des compliments aux habitants des rues les plus fleuries, n'hésitent-ils pas à donner ces éléments de réponse *Merci! Vous savez, on aime que ce soit propre et agréable, on est comme ça!* ou alors *C'est du travail vous savez. Mais on aime que ce soit beau chez nous.* Lorsque nous évoquons avec un voisin le parfum de la lessive qui émane des vêtements qui sèchent sur l'étendoir disposé sur la voie publique devant l'entrée en face il s'exclame: *Quel plaisir! Ça sent toujours bon chez nous. Chez nous, mais où? Chez nous, dehors? Chez nous, dans la maison? Chez le voisin, à vrai dire, voire devant l'habitation du voisin, en réalité. Chez nous ça sent bon, c'est beau, c'est le fruit de notre travail, c'est agréable...* Ils s'approprient les qualités de ces lieux afin de valoriser leur propre personnalité. Sans conteste s'opère une identification des habitants aux caractéristiques du lieu. La rue qui sent bon induit que ses habitants sont propres. Les compliments portant sur l'espace public de leur rue les concernent, les reflètent, gonflés d'orgueil parce qu'ils s'assimilent à cet espace de vie qu'ils partagent et privatisent en même temps. Conscients que l'espace ne leur appartient pas totalement, ils se sentent tout de même lui appartenir, partageant du coup avec lui ses principales qualités.

[...] les lieux dans lesquels nous vivons et travaillons façonnent en quelque sorte nos manières d'être et nos comportements, parce que nous nous constituons nous-mêmes dans les relations que nous entretenons avec eux. La création des environnements sociaux peut, dans ce sens, être comprise comme un prolongement et un reflet de l'image qu'une société se fait d'elle-même (Fischer, 2011:13).

Nous avons observé que ces petits dispositifs des uns rendent fiers les autres, voire sont attendus par eux. C'est ainsi qu'un habitant s'étonne et nous dit: *Normalement, chez la voisine, il y a toujours beaucoup de fleurs devant sa porte. Toujours. Mais là c'est bizarre il en a moins... Je ne sais pas, elle doit être absente... Il faudra revenir. En tout cas c'est vraiment merveilleux quand s'est fleuri.* Légitimement l'occupation privée et cavalière des sols publics prend vie: les seuils des entrées entourées de larges pots de fleurs se privatisent, réservés alors à l'activité précise d'un habitant précis (le linge étendu qui embaume, les multiples fleurs colorées qui embellissent la rue...). Hors de question de stationner son véhicule devant la maison de Mme X, la propriétaire a installé de si belles jardinières! Et c'est ainsi que, chaque matin, Mme X, une petite dame d'un âge avancée, via Sant'Egidio, commence sa journée en remettant toutes ses plantes en place, puis elle sort une de ses chaises, la cage de son oiseau qu'elle pose devant son perron sur un tabouret, puis encore étend son linge, bref réserve quelques mètres carrés publics à son usage, sans crainte et sans que cela ne déclenche un quelconque conflit. Son voisin le plus proche nous confirme la bienveillance qui a cours dans ces lieux: *Quand j'entends le piaf, je sors dire bonjour. Je me dis que ça y est, elle s'est levée! Je demande si tout va bien, et puis voilà....* Ce sont ces appropriations et l'imprégnation de ces petites habitudes dans le lieu qui lui confèrent une identité propre et le construisent en tant que lieu, avec son panel de caractéristiques. *Ces lieux perdent tout sens topographique, et, transfigurés, sont ressentis comme une atmosphère, un monde imaginaire, tournant le dos à l'espace*

fonctionnel et ouvrant soudainement une perspective inversée (Augoyard, 2010:140).

Alors que nous félicitons une habitante pour ses très belles plantes fleuries qui colorent et égaient la rue, elle nous répondit: *Merci! Ma voisine en a toujours eu de superbes aussi. Des aromatiques, plutôt! Ici ça sent les fleurs, et, chez elle, ça sent le romarin et le basilic. Tout le monde me dit toujours: Comme ça sent bon par chez vous. Plus bas ça sent la lessive, toujours. Alors, notre rue, c'est une rue parfumée, vous voyez. On aime bien ça. Ça s'entretient, vous savez! Tandis que les deux voisines soignent leurs plantations, sans compétition, avec une complicité partagée, lorsque les passants leur prodiguent des compliments, le parfum de lessive de la maison en contrebas embaume en effet la rue et «marque» d'une certaine façon son territoire et sa spécificité par cette particularité. Ah, on arrive chez (...), ça sent la lessive.*

A la lumière de ces constatations, nous pouvons conclure que l'investissement d'un seuil par un habitant incite à une propagation de l'agissement, et ce parce qu'il existe un besoin de transmettre une image de soi à travers le lieu, par le lieu ou avec le lieu. Pendant la journée, il y a un théâtre de la vie, des passants, des visiteurs et des habitants qui se met en place, où chacun pose les jalons d'une histoire commune et où tout un chacun possède ses propres caractéristiques, son propre rôle. C'est l'envie de se démarquer, et par là de démarquer le lieu où l'on vit, qui amène l'investissement de l'espace public, le besoin de s'ancrer dans ces lieux, de s'y rendre légitimes. Créer ces seuils de transition découle directement du besoin de «se protéger» de l'empiètement de chaque Homme sur l'espace public, ou, autrement dit, de maintenir un partage de cet espace, accaparé par tous ceux qui y passent et ceux qui y vivent.

Les habitants se fabriquent une image qu'ils partagent avec les autres, induisent aux lieux un peu d'essence de leur être et de leur vie, les imprègnent, pour leur appartenir un peu plus, pour qu'ils leur appartiennent aussi un peu plus, autant que leurs voisins, pour finir par faire partie du théâtre qui s'y déroule.

«Elle»? Ce n'est jamais qu'un ensemble de bâtiments et leurs alentours. Ce sont aussi les ambiances invisibles mais présentes, la personnalité de chaque habitant, qui font qu'aucune ville ne ressemble à une autre (Paquot, 2011).

2.2. Les désertions nocturnes

Comme nous l'avons vu précédemment, pendant la nuit, l'espace situé devant les habitations et le long des maisons n'est plus considéré comme «à investir» et les habitants préfèrent «rentrer» les objets qui s'y trouvent. Pourquoi l'espace est-il rendu à la nuit, à l'étranger, au passant, et il n'appartient plus à l'habitant? Anne Cauquelin explique que la nuit libère les mythes, les possibilités, les imaginaires qui offrent alors une «liberté» aux usagers nocturnes (celle de dérober les objets présents?), en somme une impression de liberté (Cauquelin, 1975). Peut-être est-ce parce que les habitants ont conscience de cette liberté soudaine accordée aux marcheurs du soir qu'ils sentent le besoin de leur laisser davantage de place, celle d'une plus grande liberté d'usage? Un peu comme si le fait de savoir que l'on ne va pas «utiliser» l'espace justifiait de le rendre à celui qui saurait en faire usage.

Les habitants le remettent entre les mains de la nuit. Car, pendant la journée, ils usent, abusent et dérobent cet espace pour l'habiter, le parer de ce qui leur ressemble, le rendre particulier, reconnais-

sable, adapté à leurs pratiques et leurs besoins. Mais la nuit, ils le cèdent au tout venant. Ils *n'usent* plus du lieu. Cela s'apparente à rendre un banc public sur lequel on s'est assis pour lire pendant un laps de temps plus ou moins long et que l'on quitte sans se soucier de qui viendra s'y accommoder après nous à son tour. Il en va tout autrement de l'usage de son jardin, de sa terrasse. On ne les laisse pas à la disposition de tous parce que l'on n'en fait pas usage soi-même. On ne le cède pas. Cela confirme la conscience de cet *état de siège* de la rue, état de siège qui, en réalité, fabrique les lieux publics, leur donne leur caractère, leur atmosphère et dont une ville —et ses usagers— ne saurait se passer. C'est l'espace de la nuit qui incite à les désertier, parce que c'est à ce moment-là que l'usage cesse et que la légitimité n'existe plus. Avec l'obscurité, les limites privée-publique semblent donc se redéfinir. La sphère de l'appropriation recule. Les limites du privé se resserrent et collent les pierres des habitations, se pliant en quelque sorte à l'enveloppe.

Lors d'un entretien avec Valerio Bittarello, historien, professeur émérite à l'Università degli Studi di Firenze, il évoquait (...) *la rue la plus fleurie de toute la ville. Un plaisir pour les yeux. Ils font de leur rue un espace vraiment à part. Allez donc vous promenez chez eux pour voir* (Bittarello, 2012). Dans l'image collective, l'espace public n'est donc pas si public que cela. On y consent le passage des uns et des autres, mais l'espace n'est pas libre, en réalité. Il est à eux. Lorsque nous avons observé avec plus d'attention les pratiques des uns et des autres pendant la soirée, nous avons pu constater que l'espace partagé n'était pas seulement désencombré des plantes, d'autres éléments intervenaient: le tapis d'entrée, d'ordinaire disposé sur la voirie devant la porte, est replié et posé sur la marche, la chaise est soit rentrée, soit retournée et appuyée contre la façade, présentant son siège et non son assise, comme pour dire «je ne suis plus là pour que l'on s'assoit». Le temps de la nuit semble justifier que l'on ne s'appropriât plus les lieux, comme si l'espace semi-privé qui se constituait par le fait de l'appropriation n'avait plus légitimité à s'étendre plus loin que les limites instituées. Il nous a semblé que c'était cette notion: «partagé», qui induisait ce comportement. L'espace public est par définition un lieu de «partage». Il n'est à personne, pas à vous, pas à nous, donc chacun est libre d'en user soit pour le traverser, s'y poser, s'y assoir un instant, à partir du moment où il n'empêche pas l'autre d'en faire de même et qu'il le restitue à la ville lorsque cela s'impose. Or dans les rues de Città della Pieve, l'espace *partagé* prend tout son sens. Pendant la journée, l'un sort sa chaise, l'autre son établi, ou encore un banc, un étendoir à linge..., l'espace de la rue devient espace de discussions et de vie, où se forment des grappes de voisins qui discutent jusque tard dans la soirée, empiétant largement sur l'espace publique. L'espace n'est alors plus que *public*, il est réellement *partagé*. Partagé entre les habitants d'un même quartier, entre ces voisins qui bricolent en pleine rue, y lavent leur voiture ou y prennent le soleil sur une chaise, entre les plantes des uns et les linges des autres, et aussi entre eux et nous, qui parcourons les rues, les saluons ou échangeons un instant quelques mots avec eux, entre les travailleurs qui marchent d'un pas pressé pour rejoindre leur lieu de travail ou leur voiture, les visiteurs vacanciers qui se promènent d'un pas plus léger et qui flânent, les autochtones qui rentrent des courses... Pendant la journée, l'espace est forcément investi. C'est peut-être de là que vient le besoin de *s'étendre*. La nuit, il n'est plus utile de chercher à occuper un morceau du lieu pour qu'il demeure à soi.

La nuit «*rentre*» aussi les personnes. Elle les replace à l'intérieur des limites de leur habitation, laissant la voie libre aux flâneurs de nuit, aux inconditionnels que l'on peine à apercevoir en journée. La désoccupation de l'espace public par les autres usagers entraîne un désinvestissement des habitants, une baisse de rideau en quelque sorte, qui permet aux acteurs de quitter la scène. Ils *cèdent* alors leur part d'espace aux usagers nocturnes. L'espace est alors «*rendu*» à cette autre population, aux insomniaques, à ces oiseaux de nuit, à la fraîcheur des soirées en altitude, aux cauchemars et aux légendes. La nuit étend son aura, remplit l'espace de la rue de ses attributs, nécessitant toute la place pour s'étendre et chassant tout ce qui n'y a pas utilisé.

Il n'y a donc pas une appropriation abusée de l'espace par les habitants, qui viserait à l'assujettir sans se soucier des autres, mais un réel partage en journée, relayé par une donation nocturne à celui qui saurait *le mettre en pratique*. Les habitants cherchent à marquer les lieux et à interagir avec eux, pour s'y ancrer. La nuit, ils le quittent sans crainte qu'il ne leur soit dérobé. Il faut rajouter à cela la symbolique des lignes, celles de la sphère privée qui justifie que l'on déplace les objets sans chercher à les rendre inaccessibles physiquement, mais juste en les rendant psychologiquement moins accessibles. Les lignes et les frontières privé/public ont des caractéristiques symboliques et sacrées à la fois et il faut de nouveau attendre le matin pour que reprennent les pratiques d'investissement de l'espace, que les chaises et autres cages à oiseaux occupent à nouveau la place, leur place bien déterminé pour la journée. Il existe donc une influence de la temporalité sur la perception du lieu, qui elle-même joue un rôle sur les modes d'occupations, faisant naître des habitudes d'appropriation (et de désertion...). La nuit possède suffisamment d'imaginaire et d'épaisseur pour que le temps de la pénombre acquière un statut tout particulier qui pousse les habitants à redessiner les limites des lieux et leurs potentiels d'appropriation. L'espace est donc régi par des rythmes, des temps, qui viennent moduler les usages.

CONCLUSION

La physiologie de l'espace invite les personnes à faire usage de ses éléments, créant différentes possibilités d'investissement du lieu. *Lorsqu'un groupe est inséré dans une partie de l'espace, il la transforme à son image, mais en même temps il se plie et s'adapte à des choses matérielles qui lui résistent* (Halbwachs, 1950). Si la place Matteotti est ainsi fréquentée, si les pratiques qui s'y déroulent se font de cette manière, c'est parce ses qualités intrinsèques le permettent, qu'elles ouvrent un spectre de possibilités où chacun est libre de choisir ce qui lui convient, de transgresser les règles ou de s'y conformer. Les lieux qui vivent, ceux qui grouillent de vie, de conversations, d'échanges sont donc des lieux qui ont la capacité de proposer, de suggérer des modes sans jamais les imposer. Ce seront ensuite les usagers qui en définiront les exclusions, en fonction des habitudes, de la culture, etc. Si à la lettre *D comme décor* Philippe Bonnin et Alessia de Biase associent le fait que *nombre d'architectes perçoivent le décor comme une trahison de leur dessin opérée par des habitants incultes* (Bonnin, De Biase, 2007), nous avons vu comment le décor urbain induit en réalité certains comportements, sans les contraindre mais en les suggérant. Et donc comment ce même décor urbain pourrait devenir, en réalité, un outil offert aux architectes. Ils pourraient s'en servir et agir sur lui afin d'orienter les pratiques. Le but n'est pas d'imposer un rythme, des échanges, une logique d'usage, mais plutôt de fa-

voriser les échanges et l'appropriation afin que le lieu acquière une identité propre et éviter les lieux vides d'hommes et de sens, conçus et sitôt rejetés par ses usagers qui finissent par n'en devenir que des passants. La projection d'un espace urbain doit laisser une marge précieuse aux détournements d'usages, tolérant les débordements qu'ils sous-tendent tout en les «encadrant», en favorisant un lieu de vie éprouvé par les actions humaines qui s'y déroule. L'espace plastique, celui qui s'étire, se déforme, s'adapte et se transforme tout en restant le même est un espace qui répond aux besoins de ceux qui l'exploitent. Concevoir un lieu ne signifie pas anticiper ce qui le constituera, ceux qui s'y rendront et les activités qui s'y dérouleront, l'usage que l'on en fera. Jean-François Augoyard a mis en exergue la contradiction entre le postulat du bâtir contemporain, qui consiste en la production d'espace selon le temps chronométrique et qui prévoit l'usage selon la pure spatialité, et l'expression habitante, qui nous montre au contraire que l'espace habité s'articule selon le temps vécu (Augoyard, 2010:126). Mais il est également important d'avoir conscience de l'interaction avec d'autres phénomènes qui viennent moduler le rôle du projeteur sur la perception d'un lieu en agissant sur sa configuration. Nous avons vu qu'il existe une déformation de l'espace induite par la temporalité, cette dernière ayant un rôle dans la façon dont les lieux sont perçus et usés indépendamment de leurs qualités intrinsèques. La phénoménologie du lieu change, ses lignes se déforment, reculent, et les odeurs de lessive et celles de fleurs et aromates disparaissent pour laisser place à l'odeur des braises, des mets grillés, celle de la moiteur, qu'on ne pouvait déceler en journée tant que les autres prenaient le pas. Seule subsiste l'odeur de la nuit. Toutes ces données sont à prendre en compte au moment de la conception de lieux publics. Le travail d'immersion permet une approche complète et détaillée de l'endroit qui va orienter la restructuration, la façon de le penser, dans le but d'instaurer une meilleure acceptation par les usagers. Créer des espaces d'échange qui seront occupés, appropriés et qui se chargeront de significations, devenant des lieux.

BIBLIOGRAPHIE

- AUGOYARD, J-F. (1979/2010) *Pas à pas. Essai sur le cheminement quotidien en milieu urbain*, Paris: Editions A la Croisée.
- BITTARELLO, V. entretien du 8 janvier 2012 avec Melissa BELLESI au Palazzo Orca, Città della Pieve, Historien, Professeur émérite à l'Università di Firenze.
- BONNIN, P.; DE BIASE, A. (2007) L'espace anthropologique in *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, Paris: éditions du Patrimoine.
- CAUQUELIN, A. (2004/2007) *L'invention du paysage*, Paris: PUF.
- _____ (1975) *La ville la nuit*, Paris: C.R.E.D.A.P.
- CHELKOFF, G. (2010) Pour une conception modale des ambiances architecturales, in «FACES Journal d'architecture», 67, pp. 18-23.
- DE CERTEAU, M. (1990) *L'invention du quotidien: I, Arts de Faire*, Paris: Gallimard, Collection Folio Essais.
- FREMONT, A. (1999) *La région espace vécu*, Paris: Editions Flammarion.
- GOFFMAN, E. (1959-73) *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris: Editions de Minuit, collection Le sens Commun.

- HANNERZ, Ulf (1983) *Explorer la ville*, Paris: éditions de Minuit, Collection du Sens Commun.
- NORBERG SCHULZ, C. (1997) *L'art du lieu* (traduit de l'italien par Anne Guglielmetti), Paris: Editions Le Moniteur.
- PAQUOT, T. (2011) «Lire et Ecrire la ville», *Revue Urbanisme*, juillet-août 2011, N° 379, Préface p. 37.
- POTOSKI, A. Entretien du 10 octobre 2012 avec Mélissa BELLESI à Nancy, Architecte *Lieur de lieux*, Professeur à l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Nancy.
- ROUSSE, P. (2008) «Perception urbaine, distraction et stratification chez Benjamin, Eisenstein et Vertov», in *Revue Appareil*, numéro spécial.
- SITTE, C. (1996) *L'art de Bâtir des villes. L'urbanisme selon ses fondements artistiques* (traduit de l'italien par Daniel Wiczorek), Paris: Editions du Seuil.
- THIBAUD, J-P. (2010) *La ville à l'épreuve des sens*, In: Coutard, Olivier; Lévy, Jean-Pierre (eds). *Ecologies urbaines: états des savoirs et perspectives*. Paris: Economica Anthropolos. p. 198-213.

§